

XYZ. La revue de la nouvelle

Qu'elle demeure

Danielle Dussault



Numéro 48, hiver 1996

Taches

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4371ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dussault, D. (1996). Qu'elle demeure. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (48), 45–49.

Qu'elle demeure

Danielle Dussault

Je revois le soleil de plomb de cette journée, les roches luisantes de la rivière, son courant qui me fascine. Je me suis éloignée de mes frères. Cette habitude de partir sans jamais le dire à personne m'est venue très tôt. Être seule, voilà la façon que j'ai trouvée pour me protéger. J'entends les cris et les exclamations de mes frères. Ils traversent mes entrailles comme autant de coups portés à cette différence qui me sépare des autres, des jeux qu'ils inventent, leurs parcours.

Chaque fois que je le peux, je viens à la rivière. Ma mère nous le défend, mais je me moque de la peur qui monte en moi au souvenir de son avertissement. La rivière est juste assez bruyante pour couvrir sa voix, mais pas assez, cependant, pour m'empêcher d'entendre le timbre retentissant du jeu qui possède mes frères. Je suis heureuse. Sans raison particulière, je suis heureuse. Une odeur fétide monte dans la chaleur de l'été, c'est une odeur de poissons et d'écrevisses que je n'arrive pas vraiment à aimer, mais qui m'est familière. Je regarde l'eau, la vivacité de son mouvement, l'oisiveté tapageuse de son passage. Je ne pense plus à rien et plonge dans le vide brillant de la méditation. Je ne souhaite rien d'autre que cet instant. Soudain, elle est là, frémissante, dans ce reflet qui me retourne sa présence, la tache, celle que j'ai toujours eue au beau milieu de l'aisselle, une tache minuscule qui pourrait se mériter la coquette appellation de grain de beauté s'il ne s'agissait pas d'une excroissance. Je baisse les bras, impuissante, honteuse surtout. Toutefois, le plan de l'eau a la délicatesse de me renvoyer une image qui arrange la réalité. Je cherche à m'en assurer. Alors je lève de nouveau les bras vers le soleil et j'examine, sur la surface de l'eau, ce petit

point de rien du tout qui m'embarrasse depuis que je suis petite. La tache est plate, linéaire et ressemble vraiment à un grain de beauté. J'éclate de rire. Comme je ne crois pas aux images, je m'empresse de toucher mon aisselle pour sentir, en son giron, une petite boule dure, la tache. Le docteur a dit à ma mère que ce n'était pas grave, seulement il a rajouté qu'il ne fallait pas développer d'infection, en auquel cas, l'histoire se corserait. Ma mère m'a répété les propos du médecin et je n'ai rien compris au mot *infection*. Je ne saisisais pas davantage ce qu'il entendait par *l'histoire se corserait*.

Ma mère s'inquiète. Elle me répète souvent les propos du docteur dans le détail. Si bien que... De nouveau, je tâte la petite boule, toujours aussi dure, aussi présente. Puis là, tout à coup, dans l'eau, il me semble... la tache, on dirait qu'elle grossit. Affolée, je regarde tout autour. Personne. Il y a de ces moments où on se sent surveillé même quand on est seul. Je n'entends plus les cris de mes frères. Je cherche désespérément, dans la mouvance de la rivière, un petit cercle sombre, sombre, de taille normale, de petite taille... normale. Rien à faire, la tache, on dirait vraiment qu'elle s'agrandit. Je pleure. Les mots du docteur, ou s'agit-il de ceux de ma mère, ils se bousculent dans ma tête. Si jamais la tache grossissait, cela signifierait une forme de maladie, il a dit un mot, ou est-ce ma mère qui a parlé alors ? Noire, noire la petite tache. *Si jamais elle devait prendre de l'expansion, appelez-moi* et, tout en esquissant un geste vague, le médecin avait eu un drôle d'air sous son chapeau.

Ainsi, tous les soirs, ma mère interroge la tache, la nettoie comme pour conjurer le sort. Si jamais elle devait... Je préfère ne pas y penser.

Mes yeux s'arriment à la rivière qui bouge sans jamais se fatiguer. La tache disparaît. Je cesse d'avoir peur, je suis hypnotisée par l'eau qui fuit. J'ignore pourquoi j'ai eu ce geste, petite, mais je me souviens que je voulais mourir. Alors je me suis jetée dans la rivière avec ma tache.



Je n'ai plus jamais repensé à cela, à ce que j'avais fait. Cette impulsion, je l'avais totalement ignorée. Mais elle menait ma vie sans que je le sache. Un jour, j'ai rencontré un homme que j'ai aimé. Tout allait bien jusqu'à ce qu'il découvre la tache. Avant, j'avais vécu dans la crainte d'être démasquée, maintenant je vivais dans la hantise de perdre son amour. Le premier soir où je me suis allongée à ses côtés, j'ai gardé une chemise longue et rose qui me servait de pyjama. Il a ri puis a dit *tu n'en auras pas besoin!* Il a détaché les premiers boutons. Je l'ai supplié de me laisser faire. J'ai enlevé la chemise en prenant soin de ne pas lever mon bras gauche. Il a pris la chemise, en a fait une boule légère qu'il a lancée à l'autre bout de la chambre. Je riais un peu fort, tout en gardant mon bras appuyé contre moi. Nous avons fait l'amour. Pour une fois, ce n'était pas compliqué.

Je ne fume jamais ou presque. Tout à coup, j'ai eu envie de prendre une de ses cigarettes. Une impulsion. D'un regard, je l'ai consulté, prête à tendre la main vers le paquet, *je peux?* Il a souri, *non, mais quelle idée!* Son visage était pensif. J'ai soulevé mon bras et j'ai pris une cigarette. *Qu'est-ce que tu as là?* Il désignait la chose, son doigt la frôlant presque. Je me suis levée. *Oh! ça! C'est une mouche.* Et j'ai allumé. Je me suis vue alors dans la rivière, mon corps dérivant entre les roches dures et luisantes, essayant d'interrompre cette descente en m'accrochant comme je le pouvais aux branches du rivage. J'avais peur, mais en même temps, j'éprouvais cette sensation étrange de bien-être. Je venais de trouver quelque chose de plus fort que moi; une puissance supérieure à la mienne qui en imposait à ma volonté. Quand je me suis retrouvée en train d'agiter les deux mains, non plus dans l'eau, mais dans les airs, j'ai compris que mes vêtements s'étaient accrochés à une branche d'arbre. Dans ma tête, j'ai entendu mes pauvres mots qui remerciaient Dieu; j'étais toujours vivante. Mon deuxième réflexe a été de vérifier si la petite boule sous l'aisselle... elle y était toujours.



Je ferme la lumière et, après, j'enlève la chemise. Je ne fais jamais l'inverse. Je dors sur le côté, bras replié. Il murmure *bonne nuit* et puis s'endort, très rapidement. Je reste à ses côtés, les yeux ouverts sur la nuit qui me cache. Au bout de quelques heures, je finis par sombrer, moi aussi, dans un état sans appui. Je fais un rêve. Sous l'aisselle, la tache a grossi. Dans mon rêve, je crie, mais pas un son ne sort de ma bouche. La tache a un visage en forme de pain qui s'étire. Ce visage a les yeux bridés, une bouche, bientôt des mains et puis, des pieds. Voilà même un corps qui s'anime en entier, un enfant inconnu ! Ce dernier semble vivre dans cet état intermédiaire où l'on glisse en souplesse entre la forme-pensée et la réalité. L'enfant se faufile comme une ombre chinoise dans la nuit. Le corps se détache, s'éloigne et prend son envol.

Au réveil, la perception du réel est demeurée primordiale, redoutable. Il y a des rêves plus vrais que le monde, je le sais depuis longtemps. Je saisis mal pourtant le sens de ce rêve. Quelque chose m'a échappé. Le lendemain, je me rends chez le docteur qui a exacerbé les inquiétudes de ma mère. J'ai décidé de rompre avec mes propres croyances et de briser les liens qui m'entravent dans cette imagerie, celle de ma mère. Le docteur... Je suis bien préparée. Je vais lui dire que je ne crois plus aux affirmations qu'il a avancées au sujet de la tache, je vais lui montrer au docteur, je vais lui faire voir qu'elle n'y est plus, qu'elle a disparu !

Me voilà dans le bureau sous la lumière vive et crue, je me tiens droite, le bras haut relevé. Il m'examine. *La tache, mais elle a disparu ! Que s'est-il passé ?* Rien. Je dis qu'il ne s'est rien passé justement. Ahuri, le docteur ne cesse de me poser des questions, mais vraiment, je n'ai rien à lui dire. D'ailleurs, c'est plutôt à mon amoureux que je dois parler maintenant. Je me demande quelle sera sa réaction. L'idée ne m'était jamais venue, avant, de lui en parler. Avant le rêve, je veux dire. Mais là, je dois lui dire

à tout prix que je rêve d'avoir un bébé. Je dois trouver le courage de lui faire connaître ce désir. Je commence à croire que j'ai développé une drôle d'affection pour les enfants. D'ailleurs, c'est ici que toute l'histoire se corse. Le docteur avait peut-être raison.

Il y a quand même une chose qui me tourmente. Personne ne comprendra d'où m'est venue cette drôle d'idée, cette affection en moi qui commence à prendre beaucoup de place. Mais moi, je le sais. Je n'ai pas imaginé cette tache pour rien.